

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Chine trois fois muette*  
*Leçons sur Tchouang-tseu*  
*Études sur Tchouang-tseu*  
*Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*  
*Contre François Jullien*  
*Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*  
*Quatre essais sur la traduction*  
*Lichtenberg*  
*Un paradigme*  
*Une rencontre à Pékin*  
*Une autre Aurélia*  
*Demain l'Europe*  
*Pourquoi l'Europe*  
*Le Propre du sujet*  
*L'Art d'enseigner le chinois*  
*Les Gestes du chinois*

JEAN FRANÇOIS BILLETER

*Esquisses*

ÉDITION REMANIÉE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2021

*ON fait une esquisse pour saisir une idée, une chose vue. On la refait parfois pour mieux concevoir l'idée ou mieux voir la chose.*

*Ces esquisses, je les ai retravaillées, mais j'en ai conservé la forme. Je m'en sers pour tenter de résumer ce que j'ai appris, depuis trois quarts de siècle, et pour ébaucher des conclusions.*

*Je laisse de côté d'innombrables discussions sur ce que je dois à d'autres auteurs présents et passés, ou sur ce qui me sépare d'eux. Cette liberté est un autre avantage de l'esquisse.*

#### PREMIÈRE SUITE

*1. Le moment présent.* Une conjonction de facteurs extraordinaire et unique a rendu possible la naissance de la vie sur la planète Terre. Cette vie s'est développée. À la longue, elle a produit les animaux, dont notre espèce, adaptable et inventive entre toutes, qui s'est répandue un peu partout. À partir d'un certain moment, cette espèce a commencé à se donner des organisations complexes qui sont devenues de plus en plus puissantes : les États. Le phénomène est tout récent. Il remonte

à cinq mille ans dans ses manifestations les plus anciennes ; à peine deux cents générations se sont succédé depuis lors. Il y a environ deux siècles, une nouveauté est apparue. Les possédants d'alors ont créé par la violence une classe de dépossédés contraints de leur vendre leur travail contre un salaire au moyen duquel ils devaient ensuite acheter leurs moyens de subsistance à des conditions qui ne dépendaient plus d'eux : le salariat. Cette révolution sociale, qui privait une grande partie de la population de son autonomie, a été rendue possible par l'emploi des machines et une nouvelle division du travail : par la révolution industrielle. Cette double révolution est née en Angleterre, s'est étendue à l'Europe, puis au monde. En l'espace de quelques générations, elle a créé la situation dans laquelle nous sommes. Le travail imposé aux peuples de l'Europe et des autres continents a rendu possible une exploitation accélérée des ressources naturelles du monde entier au profit de l'Europe, puis des États-Unis et d'autres puissances, dont maintenant la Chine, et au profit des détenteurs de capitaux au sein de ces puissances. Les conséquences sont : 1. une inégalité démesurée entre pays riches et pays pauvres ; 2. une inégalité démesurée au sein des pays riches ; 3. une surproduction industrielle aberrante, cause d'un gaspillage insensé ; 4. l'épuisement des ressources naturelles, cause de guerres de toutes

sortes ; 5. le dérèglement de la nature, qui menace les conditions de vie de l'espèce. Les premières manifestations de la catastrophe se multiplient. Tout est allé très vite et va aller plus vite encore.

2. *L'idée qui manque.* Partout dans le monde des associations créent d'autres façons de produire et des rapports sociaux nouveaux, mais elles le font en ordre dispersé. D'autres agissent à une plus grande échelle pour tenter de remédier aux effets les plus destructeurs du système, mais échouent faute de s'en prendre au système lui-même. Pour sortir de la confusion et de l'impuissance présentes, deux choses sont nécessaires : nous entendre sur la cause de la crise, déterminer ce que nous voulons. Comme aucun retour en arrière n'est possible, ce sera quelque chose de nouveau.

Ce sera notamment l'abolition du salariat. Cette abolition est possible parce que les techniques de production permettent désormais de produire en une fraction du temps disponible tout ce dont nous avons besoin pour bien vivre. Son maintien nous contraint à produire au contraire une quantité énorme d'objets inutiles qui ne peuvent être vendus qu'au prix d'une publicité omniprésente, d'une concurrence féroce, d'une destruction de plus en plus rapide des produits et donc d'un gaspillage

généralisé. Son maintien contraint en outre chacun à trouver à tout prix un emploi alors que le progrès des techniques réduit continûment leur nombre – ou à subir la disgrâce du chômage.

Tel est le moment présent de l'histoire. Le capitalisme a créé en très peu de temps les conditions de son propre dépassement, mais nous ne franchissons pas le pas parce que nous *ne concevons pas* la liberté dont nous pourrions faire la conquête. L'empêchement est double: nous ne voyons pas que l'abolition du salariat ne serait pas la fin du travail, mais celle du travail *contraint*, et nous ne voulons pas de cette liberté parce que nous ne savons pas ce que nous en ferions. Est-ce à dire que notre servitude est volontaire? Non, elle résulte d'une tache aveugle. Il nous manque l'idée *positive* de la liberté que nous pourrions conquérir si nous le voulions. Nous allons vers l'avenir à reculons, contre notre gré.

L'idée positive qui nous manque, le passé ne la fournit pas. Les réactions que le capitalisme a provoquées dès ses débuts, les luttes qui ont été menées contre lui ou contre ses effets l'ont été au nom d'une conception négative de la liberté: l'homme, supposé né libre, retrouverait sa liberté native quand il briserait ses chaînes ou en réformant progressivement un système injuste. Cette idée de la liberté ne suffit pas à déterminer ce qui doit venir après. Marx n'a laissé aucune indication sur la société qui devait naître de

l'émancipation des travailleurs: leur libération devait engendrer d'elle-même une société meilleure. Cette lacune centrale de sa pensée a eu pour conséquence que ni le mouvement ouvrier, ni les révolutions qui se sont réclamées de lui n'ont aboli le système capitaliste. Ils n'ont fait qu'en produire des variantes étatiques. Il ne pouvait en aller autrement car, comme le dit Madame de Staël dans ses *Considérations sur la Révolution française*, "il n'y a de détruit que ce qui est remplacé".<sup>1</sup> Le problème reste entier aujourd'hui. Il est vain d'affirmer que l'homme est né libre ou que c'est sa vocation de devenir un être libre tant que l'on ne possède pas une idée positive de la liberté.

3. *Reprendre le mouvement des lumières*. Pour concevoir cette idée, replaçons-nous à nouveau dans l'histoire. Repartons du mouvement des Lumières. Il a été une conquête de l'autonomie individuelle: ce n'était plus aux autorités religieuses et politiques de prescrire à chacun ce qu'il devait faire, mais à chacun de se déterminer selon sa conscience et selon la raison, en s'accordant avec les autres par la délibération. Ce mouvement a été philosophique parce qu'il a étudié notre nature en s'affranchissant autant

1. *Considérations sur la Révolution française*, livre II, chapitre 9.

qu'il lui a été possible des préjugés traditionnels. Il a établi que nos idées ne nous sont pas imposées par une révélation divine ou parce qu'elles seraient innées, mais que nous les élaborons à partir de notre expérience. C'est Kant qui a mené à son terme cette "révolution copernicienne" – il l'appelait ainsi. Pour lui comme pour les autres penseurs des Lumières, il allait de soi que leurs découvertes avaient une portée universelle. Les facultés humaines qu'ils mettaient en évidence étaient le propre de tous les hommes.

Ce progrès a été combattu avec la dernière énergie, d'abord par les pouvoirs dont il mettait en cause les prétentions traditionnelles, puis par des penseurs qui ont affirmé que l'individu est au contraire nécessairement et entièrement déterminé par son appartenance à une communauté particulière, issue d'une histoire particulière, et ne peut trouver son bonheur qu'en obéissant au destin de cette communauté. Leur rejet de l'universalisme s'est étendu jusqu'à la pensée : chaque peuple avait la sienne, exprimée dans sa langue à lui. Les tenants des Lumières et des anti-Lumières se sont livrés depuis lors, et se livrent aujourd'hui encore une guerre sans merci. Ce conflit est l'une des clés de l'histoire des deux derniers siècles et de l'histoire en train de se faire.<sup>1</sup>

1. Voir là-dessus l'ouvrage de synthèse de Zeev Sternhell, *Les Anti-Lumières*, Gallimard, 2010.

4. *Ce mouvement doublement trahi*. Nous y verrions plus clair si nous avions affaire dans cette guerre à deux camps bien définis. Mais tel n'est pas le cas, car l'esprit des Lumières a été trahi. Son idée maîtresse était la *raison*. Chamfort en faisait l'éloge en ces termes : "Peu d'hommes se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer avec force à tous les objets. Le temps est venu où il faut l'appliquer à tous les objets de la morale, de la politique et de la société ; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. Sans quoi on restera dans la médiocrité."<sup>1</sup>

Cette raison a été doublement trahie. Le vocabulaire français permet de dire en peu de mots ce qui s'est passé. Elle a été réduite d'une part au *raisonnable*, c'est-à-dire au respect de la norme, d'autre part au *rationnel*, autrement dit au raisonnement systématique et rigoureux, visant l'efficacité. Cette seconde idée de la raison est devenue la justification abstraite de l'organisation "rationnelle" du travail, de l'économie et, de proche en proche, de toute l'activité humaine. Cette *rationalité* a été le moteur du développement des sciences exactes et de la technique, mais aussi des formes nouvelles de

1. *Maximes et pensées*, Gallimard, 1970, n° 63.

déshumanisations et de violence qui ont marqué l'époque contemporaine, du travail à la chaîne aux camps d'extermination. Tout ce qui était "rationnel" a été déclaré bon par les nouveaux maîtres.

Cette double trahison de la raison explique deux perversions qui ont empoisonné l'histoire des deux derniers siècles et empoisonnent le monde aujourd'hui. D'une part, les adversaires des Lumières ont eu beau jeu de dénoncer dans le monde industriel et capitaliste le produit naturel du mouvement des Lumières et de discréditer par là les Lumières elles-mêmes. Tel est depuis deux siècles le ressort de la pensée réactionnaire. L'autre perversion est le fait des détenteurs du grand capital, qui pouvaient plus difficilement se déclarer ennemis des Lumières, mais avaient intérêt à ce que personne ne fit contre eux un usage énergique de la raison. Ils ont d'abord inventé la religion du Progrès, qui a fait croire que leur action était un mal nécessaire à l'avènement d'un bien futur (ce fut aussi l'utopie communiste). Ils ont d'autre part conclu des alliances avouées ou inavouées avec les forces réactionnaires, parfois avec les pires (ce fut notamment le national-socialisme). Ces alliances avaient pour eux de nombreux avantages. Elles les protégeaient en poussant les esprits dans la voie du repli communautaire et du retour à un passé fantasmé. Elles opposaient entre elles les communautés (nationales, ethniques, religieuses),

ce qui leur donnait le moyen de les manipuler et de profiter des guerres qui en résultaient.

L'histoire contemporaine est le catalogue des maux qu'ont engendrés ces alliances entre les détenteurs du grand capital et les forces réactionnaires, et par leur guerre commune contre les Lumières. Ce catalogue se prête à des mises à jour quotidiennes tant cette guerre et ces alliances continuent d'enfanter dans le monde des maux toujours nouveaux et toujours semblables. Mais la crise menace maintenant d'emporter tous ces acteurs aveugles, et les témoins lucides avec eux.

Pour mettre fin à cette collusion et sortir de cette confusion de plus en plus dangereuse, il faut revenir au mouvement des Lumières et le reprendre pour l'approfondir.

5. *Les lumières et l'étude du sujet*. Repartons du mouvement des Lumières. Kant l'a résumé par la formule latine *sapere aude*, "ose savoir": cesse de te laisser traiter comme un enfant, libère-toi des tutelles qu'on t'impose, aie l'audace – ou la simplicité – de penser par toi-même.<sup>1</sup> Lichtenberg, son contemporain, en a donné une autre définition:

1. Dans *Qu'est-ce que les Lumières?*, en 1784.

“Les Lumières consistent à avoir, dans tous les états de la société, *des notions justes de nos besoins essentiels*”.<sup>1</sup> Cette seconde définition est particulièrement utile aujourd’hui parce que la question de nos véritables besoins est devenue centrale. C’est une question à laquelle on ne peut répondre qu’en comprenant ce que nous sommes : elle est une question philosophique.

Le mouvement des Lumières a été philosophique parce qu’il n’a pas seulement rassemblé de nouvelles connaissances sur l’espèce humaine, sur les sociétés, sur leurs mœurs et leurs institutions, sur les arts et les techniques : il a voulu progresser dans la connaissance du sujet *en tant que sujet*, ce qui est une connaissance d’un autre genre, car celui qui cherche cette connaissance-là est lui-même sujet, et ne peut pleinement étudier le sujet que sur lui-même.

Ce qui rend cette étude difficile, c’est qu’elle nous touche de trop près. Lichtenberg l’a noté : “L’être que nous recevons le plus pur des mains de la nature, et qu’elle place en même temps au plus près de nous, c’est nous-mêmes et pourtant là, combien de difficultés et de complications ! On dirait presque que nous devrions nous contenter d’agir, sans faire de nous-mêmes un objet d’observation”.<sup>2</sup> Si nous

1. Voir J.F. Billeter, *Lichtenberg*, Allia, 2014, p.88, J 246.

2. *Ibid.*, p.102, J 939.

le voulons, cependant, nous pouvons observer du dedans notre propre activité. Nous pouvons nous y exercer. Elle comporte suffisamment de jeu, de décalages, de régimes variés, de discontinuités pour donner prise. Le tout est d’être curieux, attentif et patient, et d’avoir aussi un certain goût de l’expérimentation.

6. *Remonter à spinoza*. Une attention soutenue portée à ce qui se passe en nous, dans toutes nos occupations et toutes les circonstances de la vie, mène à y découvrir des constantes que l’on peut appeler des lois de notre activité. Spinoza (1632-1677) a été le plus subtil et le plus rigoureux observateur de ces lois. Il est donc l’un des grands précurseurs des Lumières, mais il n’est pas communément considéré comme tel. L’une des raisons est que dans son système, en particulier dans l’*Éthique*, il procède par déductions. Il va du général au particulier – de la réalité entière, qu’il appelle la Nature, à la réalité particulière que constitue le sujet humain. Cette façon de raisonner était le moyen de se faire entendre à une époque encore dominée par la pensée théologique, mais elle l’a rendu difficile à comprendre aujourd’hui. C’était aussi le moyen de cacher son athéisme, qu’il ne pouvait prendre le risque de défendre ouvertement. Il l’a caché en

posant que Dieu et la Nature (c'est-à-dire la réalité) sont une seule et même chose.

Aujourd'hui, il convient d'inverser sa méthode et de procéder non par déduction, mais par induction. Observons notre activité, décrivons les phénomènes qui retiennent notre attention, voyons les rapports qu'ils ont entre eux : cela nous mènera aux lois de l'activité. Choisissons à chaque étape les mots qui rendront le mieux compte de ce que nous apercevons. C'est ainsi que nous parviendrons à la connaissance du sujet dont nous avons besoin.

Ce sera une connaissance nouvelle, comme celle que Spinoza a formulée en son temps. Il a vu s'affronter dans toute l'Europe les maux qui venaient du passé : l'arbitraire des pouvoirs, l'intolérance, les guerres de religions et leur débauche de cruauté, l'ignorance et la soumission entretenues par la superstition – et ce qu'il y avait alors de plus nouveau : la république, la tolérance, la liberté de conscience jointe au respect de la loi, la discussion libre dans tous les domaines, la méthode expérimentale. Les Provinces-Unies et Amsterdam en particulier étaient à la pointe de ce progrès. Pour que cette réalité nouvelle prévale sur les forces du passé, il fallait lui donner un fondement philosophique. C'est ce qu'il a tenté de faire et que nous devons faire à nouveau, dans la situation nouvelle où nous sommes : donner aux forces qui préparent

le monde de demain le soubassement philosophique dont elles ont besoin.<sup>1</sup>

7. *Question de méthode.* Spinoza était un observateur subtil et rigoureux, mais n'a pas parlé de l'observation. Il n'en a pas éprouvé le besoin parce que ce n'était pas ce point de départ qui lui importait, mais les thèses auxquelles il aboutissait. Dès lors que nous choisissons de procéder par induction, par contre, nous devons préciser ce qu'est l'observation du sujet par lui-même, ce qui la rend possible et quels pouvoirs elle nous donne.

Trois points sont importants :

1. Il s'agit de l'observation de *ce qui se passe*, autrement dit de notre *activité*. Il s'agit de l'observer par moments, certes, mais dans toutes nos occupations et dans les circonstances les plus diverses de la vie. Cette observation est un jeu auquel on prend goût. Avec le temps, l'attention s'affine. Elle nous conduit à nous percevoir nous-mêmes comme *tout entiers faits d'activité*.

1. Sur le rôle de Spinoza, voir l'ouvrage majeur de Jonathan Israël, *Radical Enlightenment, Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford University Press, 2001, ou *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité*, 1650-1750, éditions Amsterdam, 2005, 935 p.



2. Il est un moyen simple d'augmenter puissamment cette attention : *l'arrêt*, dont il va être question dans l'esquisse suivante. La pratique de l'arrêt est indispensable à qui veut aller au-delà de l'observation la plus superficielle.

3. L'observation de l'activité que nous déployons quand nous usons du langage revêt une importance particulière – d'abord parce que cette activité joue un rôle central dans notre existence, ensuite parce que le langage constitue en même temps le plus grand obstacle à l'observation de notre activité. C'est pour ces deux raisons qu'il sera longuement question du langage plus loin.

Il faut ajouter l'observation de l'activité des autres, que nous comprenons par analogie avec la nôtre et qui nous renseigne sur la nôtre en retour.

8. *L'arrêt*. Nous sommes naturellement actifs, nous vivons la plupart du temps dans l'action, effective ou imaginée. Tous nos actes, tous nos gestes, même imaginés, sont *intentionnels* : ils tendent vers quelque chose, vers un effet à produire ou un échec à éviter. Parce que nous sommes animés par *l'intention*, nous pensons sans cesse à ce que nous désirons ou redoutons. Mais il nous arrive aussi de suspendre cette intention. Nous le faisons pour réfléchir, pour nous souvenir, pour observer ou

pour mieux éprouver une sensation. Quand nous pratiquons cette suspension, ou cet *arrêt*, d'autres formes d'activité prennent le relais.

Observons ceci, par exemple : quand je cherche un mot, je m'arrête et je me mets dans un état de vacance. Je cesse de me mouvoir, mon visage se vide de toute expression, mon regard s'arrête. Quand le mot se présente, je reviens à moi et je reprends la conversation. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, je suis passé d'un régime de l'activité dans un autre. J'y suis passé en pratiquant spontanément l'arrêt.

Cet arrêt, je puis le cultiver. Je cesse d'agir, même en pensée. Je cesse de désirer, de redouter. Oubliés les désirs et les craintes, les projets, les calculs. Je ne bouge plus, le repos me gagne, je me laisse sombrer. En m'exerçant un peu, je débraye de mieux en mieux et je me maintiens de plus en plus longtemps dans le vide que cela crée. Cela devient un jeu, un plaisir, un besoin.

Je découvre peu à peu que ce vide est fécond. Il arrive que s'y forme une intuition, une idée, une association d'idées : ainsi naît la pensée. Il arrive qu'y surgisse un spectacle qui s'apparente au rêve et qui, sous l'effet de l'attention que je lui porte, se développe et prend de l'ampleur, voire parfois une force extraordinaire. Telle est la nature des visions qu'ont les visionnaires. Telle est, plus simplement,